

Toi, moi,
Fitz
et le reste

Jean-François Bernard

ROMAN

JOEY CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bernard, Jean-François, 1982-

Toi, moi, Fitz et le reste

(Jeune plume)

ISBN 978-2-922976-11-3

I. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8553.E738T64 2007 C843'.6 C2007-941576-8

PS9553.E738T64 2007

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Couverture et mise en pages: Christine Mather

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison

et Antidote RX

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450-621-2265 • Téléc.: 450-965-6689

joeycornu@qc.aira.com • www.joeycornu.com

© 2007, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-11-3

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2007:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Un grand merci à
ma famille et à mes amis
pour leur soutien
et leur amour.

Un merci éternel
à mon éditrice,
Claudie, sans qui
cette grande aventure
ne serait possible.



Eh, oh! Max!
Oui, toi Maxime Gagnon.
Voici quelques pages
en ton honneur,
pour graver les jours
passés à Champlain.
Je m'ennuie de toi.

À chacun sa quête,
mais rien n'empêche
de rester unis.

Prologue

Le métro s'immobilisa dans un concert de notes métalliques et les portes s'ouvrirent violemment. Par dizaines, des individus au teint pâle évacuèrent les voitures en direction de la station de granit déjà grouillante de monde.

Laissant la foule de robots pressés prendre les devants, trois passagers s'extirpèrent lentement de leurs sièges et débarquèrent. Comme à l'unisson, ils s'étirèrent lascivement et contemplèrent un moment l'immense réplique d'une toile de Monet qui ornait un mur de la station.

Un membre du trio, un homme mince au teint foncé et aux cheveux frisés noir de jais, soupira de contentement devant cette beauté offerte au regard. Il défit la courroie qui l'attachait à ses bagages, déposa son fardeau et arpenta le débarcadère maintenant déserté, l'air distrait.

Le deuxième voyageur, un grand gaillard à la large carrure et à la barbe dense, vint le rejoindre et plaça un bras autour de son cou, le secouant gentiment. Alors il défit l'élastique qui nouait ses longs cheveux. D'immenses boucles couleur de miel dévalèrent, enfin libres. Un courant d'air venu du couloir les souleva et elles parurent flotter un instant dans les airs, révélant ses épaules musclées. Voyant que leur comparse contemplait toujours la

fresque, les deux amis rirent de bon cœur.

— Ben quoi, dit l'autre tout à coup tiré de sa rêverie, c'est franchement beau!

— Je te l'avais dit, ricana le premier voyageur au bénéfice du second.

— En effet, tu avais promis que notre connaisseur apprécierait.

Comme pour saluer ces remarques, l'interpellé retira son panama beige, découvrant un crâne finement rasé, et exécuta une gracieuse courbette. Les trois amis pouffèrent en s'échangeant des accolades. Il y eut bien quelques passants maussades sur la rampe d'embarquement pour les considérer d'un œil étrange. Les trois jeunes paraissaient habités d'une joie de vivre qui détonnait dans l'impersonnalité des lieux. *Des étrangers*, pensèrent certains, *des extraterrestres*, pensèrent d'autres.

Le trio ramassa bagages et vêtements laissés sur un banc, et au bout de quelques secondes de complixité muette, s'agita de nouveau.

— Bon, dit le premier voyageur en expédiant une petite claque sur l'épaule des deux autres, on va casser la croûte?

— Oh! oui, renchérit le jeune homme au chapeau, je n'en peux plus d'attendre!

Toujours en riant, les amis grimpèrent prestement l'escalier menant dehors. Les éclats de leur joyeuse conversation rebondirent dans l'enclave du souterrain et sonnèrent creux dans l'estomac des

âmes tristes qui attendaient le prochain train.



Une douleur vive comme un éclair lui traversa le crâne. Gus grimaça et tourna la tête vers la fenêtre. À force d'ignorer ces lancinements et de se concentrer sur autre chose, la lumière progressive du jour dans ses paupières par exemple, le malaise finirait bien par disparaître. Tout ce qu'il désirait, c'était un peu de repos tranquille.

Un autre éclair le rappela à lui-même. Cette fois, il ne put réprimer un gémissement et ouvrit les yeux. Il se sentait maintenant désorienté, et le plafond qu'il fixait avait soudain pris un aspect vitreux. Sa vue lui jouait-elle des tours aussi? D'un coup de poing amer, il éteignit son réveille-matin qui couinait à répétition depuis trop longtemps. « Calvaire de sonnerie », pensa-t-il tandis qu'il cherchait à tâtons ses pantoufles pour ne pas avoir à affronter le froid du pré-lart de la salle de bain où il devait ultimement se diriger. « L'âge, ça travaille toujours contre vous... »

Lentement, péniblement même, il se tira du lit et mit le cap sur le lavabo. Le jet d'eau tiède contre sa peau eut pour effet d'adoucir un brin son humeur. C'est alors qu'il entrevit son reflet dans le miroir,

à travers ses doigts encore plaqués sur son visage. Des faux plis avaient dû profiter de la nuit pour surgir sur le front et les joues... C'était un comble. Pour mieux s'apitoyer sur lui-même, il pinça son double menton et tira méchamment dessus, en lâchant un rire de vengeance.

— Gus... mon cher Gus, tu vieillis, que veux-tu...

Ses petites lunettes rondes enfilées, il se mit en frais de placer la couronne de cheveux qui lui restait. Il recula alors de quelques pas, laissant le soin à ses yeux fatigués de faire l'inventaire, examina son ventre bedonnant parsemé de poivre et de sel, question de voir si un changement s'était produit depuis la veille. Il ricana de nouveau, plus désespéré que joyeux.

— Décidément, Gus, tu portes très mal la quarantaine, marmonna-t-il.

Depuis que sa femme l'avait quitté, deux ans plus tôt, il entreprenait ses journées dans ce rituel morose: s'aspergeait le visage, se détaillait dans la glace, s'accoudait ensuite, la tête dans ses paumes, coupé du reste du monde, à soupirer bruyamment, comme un pachyderme qui se rafraîchit à une mare condamnée à se dessécher. Mais aujourd'hui, sa déprime matinale lui semblait plus profonde. Il se sentait douloureusement pris au piège, enfermé dans une vie dont il ne voulait pas, une vie qu'il n'avait même jamais souhaitée. L'horloge sur le mur lui rappela l'heure de la douche. « Avec un peu

de chance, pensa-t-il, mon poil bloquera le drain, remplira la baignoire, je glisserai et tomberai assommé, puis je mourrai noyé.»

Mais la chance ne joua pas.

De sorte qu'il se retrouva un peu plus tard à garer malhabilement sa voiture contre le trottoir de la rue St-Denis, et se hâta dans le petit restaurant où il déjeunait tous les matins depuis sa vie de célibataire. C'était un bâtiment à la chaleur étouffante, ouvert d'une grande baie vitrée sur une de ces rues typiques de Montréal, encombrées de voitures et de vélos, colorées de placards et d'enseignes disparates.

Le bon goût de la propriétaire sauvait tout de même l'allure de l'établissement. Des banquettes de cuir vert et des arrangements floraux naturels donnaient au restaurant une mine sympathique de grande salle familiale.

Gus prit place sur la banquette du fond, la plus isolée de toutes, celle réservée pour lui. Les deux serveuses qui se relayaient le connaissaient par cœur; il lisait son journal et buvait son café sans permettre qu'on le dérange, tandis que le cuisinier préparait ses œufs tournés et son pain doré.

Une autre journée de grosse misère, pensa-t-il en parcourant vite le cahier des affaires. Plus les années passaient, plus il détestait enseigner dans un cégep. Bien que l'économie et le marketing étaient des sujets qui l'avaient toujours passionné, il n'en pouvait plus d'essayer de transmettre son désir à

des somnambules aux jupes trop courtes ou aux pantalons descendus sous la limite du bon goût.

Son regard se perdit dans sa tasse de café. Il fut tiré de sa rêverie par des éclats de voix rieuses dans l'entrée du resto. Trois clients venaient d'arriver. Gus les dévisagea brièvement. De jeunes hommes un peu bohèmes dans leur manière de se vêtir, portant sourires et sacs à dos comme si ces accessoires affirmaient leur personnalité. D'autres jeunes écervelés, à ce qu'il semblait. Sa jeunesse à lui avait été remplie de révolte et de passion. «Bah, nostalgie», pensa-t-il, et il se rembrunit encore un peu plus à entendre rire les trois sans-gêne.

Mais la curiosité était plus forte que lui, de sorte qu'il se mit à les observer à nouveau. Ah non! Ils osaient se diriger vers la banquette en oblique de la sienne. «Me voilà pris à les écouter massacrer syntaxe et savoir.» Les trois individus s'installèrent à grand bruit et commandèrent aussitôt du café et les plus grosses assiettes du menu.

—Oh! Ça fait du bien, déclara le premier après avoir avalé une énorme gorgée de café.

—Mets-en. Enfin un petit moment de repos, approuva le deuxième.

—C'est drôle, enchaîna le troisième, l'air rêveur, on a beau voyager aux quatre coins du monde, coucher à la belle étoile devant les monts Valin...

—... marcher devant les boulangeries de Paris à l'aube odorante...

—... ou tenter d'échapper aux guides du Vatican, la bouffe goûte toujours meilleur à la maison, conclut le troisième d'une voix étouffée par le pain. Ou par l'émotion.

Les trois amis demeurèrent silencieux quelques instants, appréciant pleinement cette dernière observation. C'était l'émotion qui avait parlé, et non le pain. Gus replia son journal, intrigué, et les fixa avec attention. Ces quelques bribes de vérité avaient piqué sa curiosité.

—Toi, Étienne, qu'est-ce qui t'a poussé à faire ce voyage? demanda le plus imposant des comparses tout en piquant son assiette à coups de fourchette.

—Moi? Je ne sais pas vraiment. C'est une chose que j'ai toujours voulu faire. D'une certaine façon, l'idée m'habitait depuis longtemps.

—Moi aussi, renchérit le barbu. C'est un accomplissement. On apprécie mieux ce que l'on retrouve. Et toi? demanda-t-il à celui qui avait amené la question, pourquoi ce voyage?

—C'est simple, répondit-il alors qu'il rengainait une cigarette que le panneau d'interdiction au mur le découragea d'allumer. Le paradoxe de la tour d'ivoire et de la fontaine sacrée.

—Le quoi? s'exclama Étienne en pouffant de rire. C'est quoi ça?

—Ça sonne nouvel âge, hein? sourit le premier dont Gus ne connaissait pas encore le nom. Mais c'est ce qui m'a poussé à voyager.

—D'accord, alors c'est quoi ce fameux paradoxe, mon cher Éric, demanda le barbu.

Gus tendit l'oreille pour entendre la réponse. Sans trop savoir pourquoi, la conversation des trois coureurs des bois le fascinait.

—J'ai appris ça dans un cours de littérature à l'université, entama Éric. Ça s'applique à l'écriture, mais le principe est valable dans la vie en général. En tout cas, ça m'a fait comprendre bien des choses.

—Bon, tu as toute notre attention, remarqua Étienne, alors crache!

—Le paradoxe de la tour d'ivoire et de la fontaine sacrée, c'est ce qui représente les deux états dans lesquels un créateur se trouve le plus souvent.

—Je ne te suis pas, Éric.

—Patience, Étienne, écoute, ça vaut la peine. Toi aussi, Rémi, relaxe tes mâchoires un peu.

Cette fois, Gus repoussa carrément son journal et se concentra sur les propos d'Éric. Cette conversation prenait une tournure qui le soulageait momentanément de sa routine.

—Maurice Beebe, docteur en littérature et essayiste, que j'ai étudié dans mes cours, soutient qu'un artiste doit constamment se déplacer entre deux milieux. La fontaine sacrée, où il va s'abreuver en compagnie de ses semblables et où il puise son inspiration, et la tour d'ivoire, où il s'isole pour créer. Le paradoxe tient au fait qu'il ne peut jamais choisir un milieu définitivement. Jusqu'à la fin de sa

vie créative, il devra partager son temps entre ces deux états fondamentaux. Beebe parle du paradoxe de l'artiste-héros dans son essai intitulé *Ivory Towers and Sacred Founts*.

Fier de son éloquence, Éric boucla son explication sur un soupir sonore et avala le reste de son café. Ses deux amis le fixèrent un instant puis éclatèrent de rire.

—Elle est belle ton histoire, commença Rémi, mais je comprends toujours pas le lien avec le voyage qu'on vient de se taper.

—Quand j'ai appris cette notion dans mon cours, je ne l'ai pas appliquée tout de suite à la littérature que j'étudiais, mais je l'ai plutôt mise dans le contexte de ce que je vivais.

—Pis ça t'a amené à voyager? demanda Étienne.

—Pas au début. Mais ça m'a ouvert les yeux. Au fond, on est tous pris avec le même dilemme: la fontaine ou la tour. Le paradoxe nous tient et il est en lien direct avec notre quête.

—Notre quête de quoi?

—Du bonheur... vous voyez pas?

Déjà, Gus était à mille lieues. S'ils avaient paru nébuleux à d'autres clients, les propos d'Éric avaient profondément touché le professeur de philosophie qu'il avait été jadis, avant l'exploration des matières plus rationnelles de l'économie et du marketing. Ce paradoxe faisait dans la dentelle de la complexité et de l'harmonie. La personne renfrognée qu'il était

devenu au fil des ans venait d'être secouée par une grande vérité, cachée dans le récit d'Éric.

Les trois amis continuaient de débattre du rapport entre ce paradoxe et leur voyage encore tout frais, mais leurs voix s'effaçaient dans la conscience de Gus. Des souvenirs enfouis surgirent de sa mémoire et défilèrent devant ses yeux, au son d'une mélancolie presque musicale. Les phrases d'Éric résonnaient encore. La tour et la fontaine, le paradoxe, le bonheur.

Gus sentit son cœur fondre et il saisit l'insaisissable. Une étincelle venait de rallumer son être, et il dut retirer ses lunettes pour s'éponger les yeux. Le soleil inondait le restaurant, la chaleur des lieux l'émut pendant un instant.

Lorsque la serveuse vint lui demander s'il désirait autre chose, il resta muet. Son esprit voguait ailleurs et il souriait aux anges.

Chapitre 1

Jeff: Donne-lui une chance, il a quasiment seize ans.

—À mon tour, me dit Max tout en égouttant les pâtes. Alors, imagine un genre de monstre qui s'appellerait... disons Gremlin. Il parle en zézayant et raffole des olives vertes. Fait que la nuit, j'entends gratter à ta porte de chambre, pis ça couine: «Ze ssuis le Gremlin, pourraize avoir des zolives?»

—Elle est vraiment poussée celle-là, dis-je entre deux éclats de rire. T'as le don de fabriquer des histoires avec des monstres dedans.

—C'est mon cours de fiction gothique qui m'inspire. C'est super bénéfique pour les créés.

—Avec cette cré-là et celle du torse amputé qui conduit une Toyota Celica, tu commences sérieusement à m'inquiéter. La sauce est-elle prête?

Max plonge un index dans la casserole de sauce à la viande bouillonnante et le place théâtralement dans sa bouche, sans que la douleur lui tire une grimace. Il prend quelques secondes pour bien goûter, promène ses yeux clairs au plafond, puis lève le pouce en signe d'approbation.

—La sssauce est zusste à point, déclare-t-il en

s'amusant de chaque syllabe.

Je ris encore et me lève pour aller chercher des assiettes. Même après deux ans de vie en appartement, et malgré nos horaires conflictuels, jamais Max et moi ne manquons notre veillée hebdomadaire que nous avons affectueusement baptisée «spaghetti-cré». Nous nous faisons un devoir de passer une soirée à l'appart sans amis, à cuisiner des pâtes et à échanger des créés.

La plupart de nos connaissances n'ont pas la moindre idée de ce qu'est une «créé». Le mot a d'ailleurs été inventé par Max et moi il y a des années de cela. En fait, ce ne sont que de petites anecdotes comiques totalement improvisées, qui n'ont aucun sens. Elles servent uniquement à nous divertir et à nous faire oublier le quotidien. Dès l'instant où nous nous sommes liés d'amitié à la fin de l'école primaire, Max et moi avons développé cette habitude de nous inventer une bulle de conversation. C'est un retour aux sources, en quelque sorte, un plongeon dans le temps de notre rive Sud d'enfance, hors de notre petite cuisine de notre petit appartement de Montréal-centre.

—Hé-hé, dis-je en mettant la table, imagine le gars qui est coincé dans une ruelle pis qui tourne en rond. Aux fenêtres, des gens lui lancent des cantaloups par la tête. Le gars veut que ça cesse, fait qu'il crie: Voulez-vous ben arrêter, sauvages! Je préfère les pamplemousses!

Max rit de bon cœur en haussant les épaules.

—C'était quoi, ça?! Vraiment bizarre!

—Ouais, je sais. J'y ai pensé en voyant notre panier de fruits.

—En tout cas, elle surprend, dit-il en servant les pâtes dans les assiettes. Écoute celle-ci. Un gars dans sa cuisine gosse après un ouvre-boîte, plus capable de l'arranger. Il perd patience et le lance sur le mur du salon. Son coloc sort pour voir ce qui se passe, trouve l'ouvre-boîte pis l'arrange. Le coloc retourne se coucher. Quand le gars sort de la cuisine pour aller reprendre son ouvre-boîte, il voit qu'il fonctionne. Il se dit : « Crisse que j'suis fort! »

Je reste silencieux quelques secondes pour finir par lâcher un gémissement aigu de perplexité.

—T'as raison, je sais pas trop, ajoute Max en peignant ses cheveux châtain de ses longs doigts de pianiste. J'ai pensé à ça l'autre soir en ouvrant une conserve de fumet pour Fitz. Hein matou?

Nous tournons tous les deux la tête vers le comptoir où roupille ledit Fitz, l'illustre félin qui m'accompagne depuis ma tendre enfance. Comme Max l'a interpellé, il ouvre un œil à demi, nous fixe un instant, bâille à s'en décrocher la mâchoire, referme l'œil. Puis il se retourne sur l'autre flanc, les quatre pattes recroquevillées contre lui, et se rendort d'un air heureux.

—Oh! le maudit pacha, dis-je en riant.

—Vieux tas de poil, lance Max avec bienveillance.

Une fois que nous passons à table, les crés font place aux conversations anodines que deux fidèles amis peuvent entretenir à une heure du matin en mangeant des pâtes.

—Grosse journée demain, Max?

—Non, j'ai juste un cours de politique le matin. Sauf que j'ai un bâtard de travail d'équipe à faire en après-midi.

Mon sourire est assorti d'un silence. Je connais trop bien le caractère solitaire de mon ami.

—Tu le sais que ça m'écoeure d'être forcé de travailler avec du monde de mon cours. C'est pas parce qu'on est dans la même classe qu'on est obligés de se faire copains pis de tresser des colliers ensemble. Franchement. Tu devrais les entendre, Jeff, des intellos gonflés au plutonium.

Jeff est le surnom que j'ai officiellement adopté il y a de cela quelques années. À l'image de Max qui s'est résolument départi du « Maximilien » dont ses parents lui ont fait cadeau, j'ai froidement abandonné le nom de Geoffroy, qui me donne des allures de grand seigneur. Mon cercle élargi de connaissances n'utilise maintenant que mon surnom, hormis pour quelques « Jeffrey » occasionnels que je tolère dans les soirées bien arrosées.

—Faudra t'y faire, c'est la mode à l'université, les travaux d'équipe et les projets de groupe, dis-je en rajoutant du parmesan sur mes pâtes.

—Pas une raison... On devrait pas être tenu de

socialiser avec des gens incompatibles. Ça s'habille en brun pis ça va aux rassemblements de tam-tam, Jeff. Les tam-tam! As-tu déjà entendu ça, du tam-tam? déclare-t-il en haussant le ton, offusqué que je me moque déjà de lui. T'es-tu déjà tapé deux heures de thérapie à fesser sur de la peau de vache? C'est abrutissant pas à peu près, ça! En plus, il y en a qui s'attachent des élastiques dans la barbe. C'est laid. Plus encore, c'est let-te! On dirait du foin, pas des poils. Je dis non au tam-tam en équipe le vendredi. Et c'est pas fini...

Il tente de continuer, mais éclate de rire au moment où je m'étrangle sur une gorgée d'eau. Il nous faut plusieurs secondes avant d'arrêter nos convulsions l'un et l'autre.

— Vas-tu y aller pareil?

— Ben oui, soupire Max tandis que nous repar- tons sur un fou rire. De toute façon, continue-t-il après avoir repris son souffle, j'ai pas grand-chose d'autre à faire. On n'est pas tous en demande comme toi.

— Franchement, je ne suis pas si occupé que ça. Je connais juste beaucoup de monde.

— Je sais pas comment tu fais. Tu vas même pas à l'école, pis ton cercle d'amis est grand comme Chicoutimi.

Il est vrai que le fait d'avoir laissé l'école depuis un an pour préparer un portfolio de cinéma a libéré une bonne dose de temps, loisir réinvesti dans ma

vie sociale. Mis à part trente heures par semaine à travailler dans une épicerie, je me partage entre de nombreux petits groupes d'amis.

— T'exagères un peu. J'ai beaucoup d'amis, mais pas autant que le maire de Chicoutimi, dis-je en avalant le dernier spaghetti de mon assiette.

— Quand même, tu m'étourdis. Déjeuner avec un, prendre un café avec l'autre, et puis une bière avec une, et un scotch avec l'autre.

— J'aime mieux en profiter là, avant de retourner à l'école. Une fois que j'aurai commencé en cinéma, j'en aurai plus beaucoup, du temps libre.

— Ouais... et ça avance ton portfolio?

— Faut que je finisse de scénariser tous mes projets. Après ça, je vais pouvoir commencer les tournages.

— J'ai hâte de voir.

Le repas terminé, nous faisons la vaisselle rapido, parsemant de nouveau la conversation de crés toujours plus folles.

— Comment elle s'appelle déjà, la petite *cute* à la *job*? me demanda Max en croquant un biscuit au chocolat tiré de notre jarre en forme de Winnie l'Ourson.

— Marie-Michèle.

— Ça marche comment avec elle?

— Mollo, c'est rien de sérieux... Je cherche pas le grand amour.

— Quand même... Célibataire depuis presque un

an, se moque-t-il. Un beau grand jeune homme comme toi, aux cheveux couleur de chocolat et au teint rose bonbon. À croquer, je te dis!

—Merci pour la description de tarte... Et toi? ton célibat dure depuis plus longtemps, et il me semble que tes parents se sont forcés...

—Moi c'est différent. Je te l'ai dit, je déteste socialiser pis en plus, je ne plais pas à tout le monde avec mon côté sérieux.

—Sérieux? Dis plutôt sec et bête. Ça et ta boucle d'oreille dans le sourcil.

—Laisse donc mon *piercing* tranquille. C'est pas comme si j'avais un anneau dans le nez.

—Ou un tatouage dans le dos.

—Hey chose, il est gros comme un dollar, mon tatouage, pis il est très sobre. Non mais, si on peut plus être un soupçon marginal! À part de ça, ajoute-t-il en pointant la jarre à biscuits, explique-moi donc pourquoi on permet à ce Winnie l'Ourson de rester assis sur notre table quand il a même pas de pantalons?

Je ris de bon cœur devant une autre absurdité de mon ami et termine de ranger la vaisselle. Il commence à se faire tard, et je réprime une envie de bâiller. Pas question d'être celui qui aura cassé la veillée. Car Max pète le feu.

—Tandis que lui, déclare-t-il en s'adressant à Fitz, il se la coule vraiment douce sur notre comptoir. Pacha, oui!

—T'as bien raison. Matou fou.

Nous avons eu tous les deux la même idée et nous nous sommes avancés pour le darder du doigt jusqu'à ce qu'il miaule. Fitz ouvre les yeux, fait mine d'attraper notre index un après l'autre, finit par lécher le mien, puis laisse retomber pesamment sa tête sur le comptoir.

—Aucun espoir. C'est le chat le plus paresseux au monde, Jeff.

—Ben là, donne-lui une chance. Il a quasiment seize ans. À part de ça, c'est autant ton chat que le mien. Même qu'il affectionne ta chambre.

—Ouais, m'en parle pas... mon édredon noir! Des fois, je me réveille et je suis gris de poils.

—Tu l'aimes pareil.

—Je l'aime encore plus maintenant que je sais qu'un de mes coéquipiers est allergique aux chats. Je pense que je vais me frotter sur Fitz demain avant de partir à l'école.

Il fait mine de se rouler sur le chat. L'effort a dû le fatiguer, parce qu'il s'étire soudain longuement.

—Bon, bedon plein, c'est l'heure du dodo, chantonne-t-il.

—Surtout que je commence à neuf demain. Yark!

—Entre placer des conserves sur des tablettes pis faire mon maudit travail de groupe...

—Arrête de chialer, Max. Tu auras beau répéter que ça te pue au nez, tu t'en sauveras pas.

Il feint de pleurnicher et me tapote l'épaule avant

de se diriger vers sa chambre. J'entends sa porte se fermer, puis son traditionnel « Bonne nuit » beuglé sur un air de musique *heavy metal*, auquel je répons de la même manière. Je me suis toujours demandé si nos voisins entendaient notre dernier signal. Je ricane un peu, j'éteins les lumières de la cuisine, puis réintègre ma chambre, la tête et le ventre pleins.



Il se réveille dans le calme qui précède l'aube. Demeure étendu sur le divan quelques instants, contemplant la tapisserie des lumières de la ville par la fenêtre du salon. Souriant pour lui-même, il se lève et glisse vers la cuisine d'un pas feutré, soucieux de ne pas réveiller ses jeunes amis.

Il connaît les armoires; en sort un grand bol en inox qu'il dépose par terre sans bruit, et pige dans le réfrigérateur une belle pomme de salade bien ronde et bien verte.

Son sourire le reprend tandis qu'il retourne au salon. Dépose la salade sur le divan avec soin pour ne pas qu'elle roule indûment. Lève la tête et scrute les alentours, à la recherche de quelque chose. Ça y est, le gros chat gris est roulé en boule au pied de la chaise berçante. L'homme s'exclame avec retenue et

s'avance vers lui. Le saisit délicatement, comme on prend un jeune enfant, et le place cérémonieusement dans le bol qui attend, vide, au beau milieu de la cuisine.

Le vieux chat ne rouspète pas, réclame même une caresse aux larges mains qui l'ont tiré de son sommeil. L'homme ricane dans sa barbe, façon de parler puisqu'il n'en a pas, et retourne encore une fois au salon. Empoigne la salade d'une main et adopte la posture classique du joueur de *bowling*: les genoux légèrement fléchis, une main solennelle devant le torse, l'autre verrouillée sur la pomme de laitue, le bras arqué en arrière. Inspire profondément, adresse un clin d'œil au chat qui le regarde dans la pénombre, l'air blasé. Puis s'élanç.

La salade roule à vive allure vers le bol d'acier et le heurte à grands fracas. Le chat s'extirpe de son piège et le bol cogne le plancher, puis les armoires, puis les pattes de la table et des chaises, dans un concert de percussions. L'homme lève les bras en signe de victoire et pousse un cri joyeux. Le chat l'accompagne d'un miaulement et se lèche la patte en guise de félicitations.

Je me suis réveillé en sursaut dans un vacarme et, bien qu'il soit environ cinq heures du matin et que mes yeux avaient respectivement la forme d'une prune et d'une olive écrasée, je sais d'où vient la commotion. J'enfile en hâte ma robe de chambre pendant que Max s'exclame dans ses quartiers.

—Bon, encore! Il est de bonne heure le docteur!

Je ne peux m'empêcher de rigoler dans l'obscurité, et je vais rejoindre Max, Fitz et notre étrange compagnon. Là, je n'ai aucun doute que nos voisins ont tout entendu.

Pour acheter le livre et continuer la lecture,
visitez la boutique de Joey Cornu à
<www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>